

—Faites ! répondit Sergo fort intrigué.

—Mon prince, vous vous trouvez en ce moment dans la nasse, comme on dit vulgairement. Vos besoins sont immenses et vos ressources sont nulles.

—Enfin... protesta Sergo.

—Bon ! Voilà déjà que vous vous cabrez, dit le financier en riant ; et cependant je n'ai pas fini... Au lendemain de votre mariage, vous avez monté votre maison sur un pied magnifique. Réceptions splendides, attelages merveilleux, livrés irréprochables, écuries de courses, équipages de chasse, en un mot, le train d'un grand seigneur. Malheureusement, pour se maintenir au premier rang de la haute vie, cela coûte gros, et comme vous dépensez sans compter, vous avez confondu le capital avec le revenu. De sorte qu'à l'heure présente, vous êtes aux trois quarts ruiné. Je ne pense pas que vous ayez l'intention de changer d'existence, et, calculant sur le tard, de baser désormais vos dépenses sur le peu de rentes qui vous restent. Non ? Eh bien ! alors il faut soutenir votre train, et pour que cela vous soit matériellement possible, sans faire d'extravagances au jeu, il est nécessaire qu'il tombe tous les ans un gros million dans votre caisse.

—Vous calculez comme Barème, dit Sergo, souriant avec contrainte.

—C'est mon métier, riposta Herzog froidement. Ce million, il y a pour vous deux moyens de l'obtenir. Le premier consiste à vous raccommoder avec votre belle mère, et à consacrer, moyennant finances, à vivre sous sa domination. Je connais madame Desvarennés. elle se prêtera à cette combinaison.

—Mais moi, dit Sergo, je m'y refuse.

—En ce cas il ne vous reste plus qu'à vous tirer d'embarras tout seul.

—Et comment ? interrogea le prince avec étonnement.

Herzog regarda le prince gravement.

—En entrant dans la voie que je suis prêt à vous ouvrir, dit-il, et où je serai votre guide en faisant des affaires.

Le prince rendit à Herzog son regard, et essaya de lire sur le visage du financier. Il le trouva impénétrable.

—Pour faire des affaires, fit-il, il faut de l'expérience, et je n'en ai pas.

—La mienne suffira, répondit Herzog.

—Ou de l'argent, poursuivit le prince, et je n'en ai pas davantage.

—Je ne vous demande pas d'argent. Je vous en offre.

—Quel sera donc mon apport, ma mise de fonds ?

—Vos relations, la considération qui s'attache au gendre de madame Desvarennés, le prestige de votre nom.

Le prince fit un geste hautain :

—Mes relations sont personnelles et je doute qu'elles puissent vous servir. Ma belle mère n'est hostile et ne fera rien pour moi. Quant à mon nom, il ne m'appartient pas. Il est à tous ceux qui l'ont noblement porté avant moi.

—Vos relations me serviront, j'en fais mon affaire, reprit Herzog. Votre belle mère ne pourra pas faire que vous ne soyez le mari de sa fille, et, à ce titre, vous valez votre poids d'or. Et quant à votre nom, c'est justement parce qu'il a été noblement porté qu'il a du prix. Donc dites merci à vos aïeux, et tirez parti du seul héritage qu'ils vous aient laissé. D'ailleurs si nous voulons regarder les choses de près, vos pères n'auront pas lieu de frémir dans leurs tombes. Car enfin, que faisaient-ils autrefois, sinon imposer les vassaux et rançonner les vaincus ? Nous faisons de même, nous autres financiers. Nos vaincus sont les spéculateurs, nos vassaux sont les actionnaires. Et quelle supériorité dans nos procédés ! Point de violence ! Nous persuadons, nous fascinons, et l'argent vient seul dans nos caisses. Que dis-je ? On nous supplie de l'accepter. Nous régnons sans conteste. Nous sommes des princes aussi ; les princes de la finance. Nous avons fondé une aristocratie aussi fière et plus puissante que l'ancienne. La féodalité de la noblesse n'est plus. Place à la féodalité de l'argent !

Sergo se mit à rire. Il voyait maintenant où Herzog voulait en venir.

—Vos hauts barons de la finance, dit-il, on n'est pas sans en exécuter de temps en temps quelques-uns.

—N'a-t-on pas exécuté Chalais, Cinq-Mars, Biron et Montmorency ? répartit Herzog avec ironie.

—C'était sur un échafaud.

—Eh ! L'échafaud du spéculateur, c'est l'escalier de la Bourse ! Mais il n'y a que les petits tripoteurs d'argent qui succombent. Les grands manieurs d'affaires sont à l'abri du danger. Ils engagent dans leurs entreprises de si nombreux et si vastes intérêts qu'on ne peut les laisser tomber sans risquer d'ébranler la fortune publique. Les gouvernements eux-mêmes sont entraînés à leur venir en aide. C'est une de ces œuvres puissantes, indestructibles que j'ai rêvé de grossir sur le *Credit Européen*. Son seul nom, le *Crédit Universel*, est tout un programme. Étendre sur les quatre parties du monde comme un immense filet, dans les mailles duquel seront enveloppées toutes les grandes spéculations financières : tel est le but. Emprunts d'Etat, concessions de chemins de fer, de canaux, de mines, exploitations industrielles, devront être nos tributaires. Nous serons les grands dispensateurs du Crédit, et d'un bout à l'autre de l'univers on n'empruntera pas unécu sans d'abord nous faire notre part. Pas de lutte possible avec nous. Je syndique les grandes maisons de banque du monde entier. Je forme une ligue formidable du Crédit, et nul ne peut se soustraire à mon pouvoir. L'horizon que je vous ouvre est large, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! je le rêve plus vaste encore ! J'ai des idées. Vous les verrez se développer, et vous en profiterez si vous vous attachez à ma fortune. Vous êtes ambitieux, mon prince, je l'ai deviné ; mais votre ambition, jusqu'ici, s'est contentée de peu : succès de luxe, triomphes d'élégance ! Qu'est-ce que cela auprès de ce que je puis vous donner ? La sphère dans laquelle vous exercez votre suprématie est étroite. Je la ferai immense. Vous ne régnerez plus sur un petit coin social : vous dominerez tout un monde, et vous aurez dans la main la première puissance qui existe aujourd'hui, celle à qui ni hommes ni choses ne résistent : la puissance financière !

Sergo, plus troublé qu'il ne voulait le paraître, essaya de railler :

—C'est le prologue de *Faust* que vous me débitez là ! dit-il ; où est votre écrit cabalistique ? Quo faut-il que je signe ?

—Rien du tout, reprit Herzog : votre consentement me suffira. Entrez dans l'affaire, vous l'étudierez à loisir, vous y mesurerez les résultats. Et alors, s'il vous convient, vous y adhérez sans réserve. Mon prince, je veux que dans quelques années vous ayez une fortune qui dépasse tout ce que vous avez pu rêver.

Le financier se tut. Sergo, silencieux, méditait profondément. Herzog était joyeux. Il venait de se montrer à tout Paris en compagnie du gendre de madame Desvarennés. Il avait déjà réalisé un de ses projets. La voiture du prince descendait en ce moment l'avenue des Champs-Élysées. Le temps était superbe. Dans le lointain, sur les masses sombres des arbres des Tuileries, l'obélisque et les monuments de la place de la Concorde se détachaient, noyés dans une nuée bleuâtre. Des groupes de cavaliers caracolaient sur les bas-côtés. De longues files de voitures montaient rapidement, mettant devant les yeux la trainée éclatante des robes claires. Encadré dans la portière d'un coupé, un joli visage passait. Les piétons, par bandes, se dirigeaient vers l'Arc de Triomphe, suivant la double rangée de somptueux hôtels, aux façades crâment éclairées par le soleil. La ville puissante étalait, à cette heure du jour, son luxe dans toute sa splendeur. Un bourdonnement s'élevait, respiration de ce peuple en mouvement. C'était Paris avec tout son éclat, sa force et sa gaieté.

Herzog étendit la main, et montrant ce tableau au prince :

—Voilà votre domaine !

—Puis, le regardant profondément :

—Est-ce entendu ?

Sergo eut une hésitation, mais baissant simplement la tête :

—C'est entendu, répondit-il.